



## Yann Dedet, cinéaste par passion du Jura et du Japon

Après avoir été pendant 25 ans l'un des monteurs les plus en vue du cinéma français - il a notamment travaillé avec François Truffaut et Jean-François Stevenin - Yann Dedet est passé à la réalisation avec " Le pays du chien qui chante ". Tourné pour ARTE, le film était présenté en avant-première aux 400 coups lors des 7es Rencontres. Nous vous proposons ici un extrait de l'entretien réalisé avec Yann Dedet à cette occasion.

- Qu'est-ce qui pousse un monteur réputé à passer à la réalisation ?

- Yann Dedet : En fait, pour moi, c'est l'inverse qui s'est passé. J'étais entré dans le cinéma pour faire des films. Comme beaucoup de gamins à qui le grand-père a offert une caméra, j'avais fait des tas de petits films, en bricolant tout moi-même. Quand je suis arrivé dans ce monde, j'ai été très étonné de constater que le travail était partagé entre autant de métiers. Moi, je suis " tombé " dans le montage. Ce que j'ai fait pas trop mal, avec des gens extraordinaires, comme François Truffaut. Cela m'a fait une carte de visite impressionnante et m'a permis de continuer à travailler avec des réalisateurs vraiment intéressants. J'ai été un peu " coincé " dans le montage, même si j'ai adoré faire ce métier.

Donc, revenir à la réalisation, c'était vraiment une attente... Mais passer de l'autre côté n'a pas été si facile. J'ai essayé de faire un film à 30 ans, puis vers 40. J'ai fini par le faire à la cinquantaine. A 30 et 40 ans je voulais faire des films à chaud sur ce qui m'arrivait. Et c'est difficile de s'impliquer dans un projet trop autobiographique lorsque l'on pas assez sûr de soi. Si le projet du " Pays du chien qui chante " a pu aboutir c'est parce que cette histoire n'est pas soupçonnable d'être la mienne et en même temps elle est entièrement moi. Quand ce sujet a surgit, il y a six ans, il avait toutes les qualités requises pour que je sois " en état d'action, de fabrication ".

- Comment est née cette histoire ?

- Y.D. : Lorsque Jean-François Stevenin préparait " Passe-montagne " je l'ai accompagné pour les repérages. A cette occasion j'ai découvert un pays. Je suis vraiment un enfant du macadam parisien. Là, j'ai découvert l'herbe. Ce n'est pas que je ne sois jamais allé à la campagne avant, mais celle-ci, je l'ai particulièrement aimé, d'autant plus que les Jurassiens sont à l'égal de leur pays. Ce sont des gens merveilleux, qui parlent un beau français, qui ont une vraie noblesse. Je suis donc tombé amoureux de ce pays... Parallèlement, dans le même temps, j'ai commencé à lire beaucoup de romans, et quelques livres de philosophie, japonais. Et puis une après-midi, il y a six ans, m'est tombé sur la tête l'idée de mélanger ces deux passions, l'une physique et l'autre complètement cérébrale, puisque je ne suis jamais allé au Japon...

- Qu'y a-t-il de vraiment japonais dans votre film ?

- Y.D. : Le Japon du film est complètement fantasmagorique. C'est le Japon d'un amoureux, pas d'un scientifique. Et l'histoire n'est pas spécifiquement japonaise. Les personnages sont des Japonais. Mais ce sont avant tout des humains à qui il arrive un problème universel... Ce qui m'intéressait vraiment, c'était capter l'âme japonaise, qui est triste quand il pleut... Dans la vie, on est plutôt triste, puis la pluie augmente la tristesse. Les Japonais, eux, ont une appréhension de ces choses en prise directe avec une espèce de panthéisme très léger et simple, qui fait que tout est au même niveau, la tristesse humaine et la pluie, les animaux et les humains. Il y a une égalité de vue que j'ai essayé de filmer comme je crois qu'ils la ressentent. C'est en cela que je trouve mon film entre guillemets japonais. J'y ai mis ce que je crois comprendre de l'âme japonaise.

Propos recueillis par Emmanuelle Blanchet